L'éloge : quoi de neuf ?

Anne Régent-Susini

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/rhetorique/613>

DOI : 10.4000/rhetorique.613

ISSN : 2270-6909

Éditeur

UGA Éditions/Université Grenoble Alpes

Édition imprimée

ISBN : 978-2-37747-062-4

Référence électronique

Anne Régent-Susini, « L'éloge : quoi de neuf ? », *Exercices de rhétorique* [En ligne], 11 | 2018, mis en ligne le 10 octobre 2018, consulté le 12 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/rhetorique/613> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/rhetorique.613>

Ce document a été généré automatiquement le 12 septembre 2020.

Les contenus de la revue *Exercices de rhétorique* sont mis à disposition selon les termes de la Licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Partage dans les Mêmes Conditions 4.0 International.

L'éloge : quoi de neuf ?

Anne Régent-Susini

- 1 Se pencher sur l'éloge et non sur l'épidictique comme genre de discours, c'est se pencher sur un acte de langage devenu, mais dans certaines de ses mises en œuvre seulement, un genre institutionnel et/ou un genre littéraire. À ce titre, choisir de consacrer un numéro d'*Exercices de rhétorique* à l'éloge correspondait à la fois à une évidence et à un problème. En effet, l'éloge se situe au cœur de l'articulation fondamentale entre rhétorique et littérature – articulation qui ne se résume pas à un passage ou même à une reconfiguration, mais se noue à partir d'une affinité plus profonde et plus essentielle, celle qui relie depuis la plus haute Antiquité l'éloge à la poésie¹. C'est cependant l'éloge institutionnel en prose, l'*epitaphios logos* athénien, dont le premier exemple connu est le discours de Périclès en l'honneur des morts de l'expédition de Samos, qui s'impose entre 470 et 460 av. J.C.² comme institution civique, avant que les sophistes n'introduisent une pratique de l'éloge déconnectée de tout cadre institutionnel, s'inscrivant dans un engouement plus large pour les discours épidictiques, mais aussi judiciaires, sur les grands personnages mythologiques. Ce sont ces deux pratiques – développement de l'éloge en prose comme pratique sociale, développement de l'éloge sophistique comme pratique artistique – qui suscitent d'abord le développement d'une réflexion proprement rhétorique sur l'éloge.
- 2 Celle-ci ne va pas sans poser problème : consubstantiellement lié à la rhétorique, l'éloge est aussi un des types de discours que la rhétorique peine le plus à penser. Dans un premier temps, du reste, l'éloge n'est pas théorisé comme tel : c'est bien plutôt la notion de genre épidictique qui se construit progressivement en Grèce antique, au croisement de deux questions, l'une pratique, l'*epideixis*, « conférence, improvisation brillante ou lecture d'un texte soigneusement préparée » (*epideiknusthai*, « faire montre de son talent »), et l'autre théorique, le classement des genres oratoires. Ce classement, au départ, se concentre sur la parole directement agissante, c'est-à-dire sur le plaidoyer ou la délibération politique : c'est le cas, par exemple, chez Thucydide. Ce n'est qu'avec Isocrate, et surtout avec la célèbre tripartition d'Aristote, que l'éloge se trouve pleinement intégré dans le champ rhétorique³ – mais l'asymétrie originelle, qui l'oppose aux deux autres genres de discours, ne disparaîtra pas pour autant.

- 3 Par ailleurs, l'*epitaphios logos* s'avère d'emblée un discours mixte, centré, certes, sur la ou plutôt les louange(s) (celle des morts, mais aussi celle des citoyens passés et présents – toutes deux relevant de l'épidictique) mais inséparable d'une consolation et d'une exhortation (relevant du délibératif), voire d'une lamentation⁴. Bref, dès l'origine, l'éloge apparaît comme une pratique discursive mixte (non réductible à l'épidictique, dont elle relève pourtant principalement) ; et multipolaire (entraînant plusieurs sujets dans ses jeux de miroirs flatteurs).
- 4 C'est peut-être cette hybridité foncière, ajoutée au fait que l'éloge ne relève pas de l'administration effective des affaires publiques et privées, qui explique qu'une fois passé le temps de l'engouement sophistique, la théorisation de l'éloge replonge en partie dans l'ombre. Certes, la *Rhétorique à Herennius* recense (III, 10-15) les éléments constitutifs de l'éloge, mais globalement, la rhétorique romaine semble réticente à théoriser l'épidictique, y compris sous le principat ; même Tacite, ami de Plinie et futur auteur d'éloges funèbres, ne s'attache dans son *Dialogue des orateurs* qu'aux discours judiciaires et délibératifs. Quant à Quintilien, qui accorde une place privilégiée au genre judiciaire (puisque son *Institution oratoire* vise avant tout à former un avocat) tout en consacrant quelques passages au genre délibératif, il s'acquitte de ses obligations théoriques envers le troisième genre de discours en un court chapitre consacré à l'épidictique (III, 7). Ce développement effectue cependant un élargissement décisif, puisqu'il ne cantonne plus l'épidictique aux personnes et aux personnages, mais l'ouvre à d'innombrables sujets, concrets (lieux, objets, etc.) voire abstraits (vertus, vices), la cité se situant en quelque sorte au croisement de ces deux catégories⁵.
- 5 S'inscrivant dans cette filiation antique, le genre littéraire de l'éloge connaît une grande fortune en Europe à l'époque moderne. Le mot *éloge* semble apparaître en français à la fin des années 1550 ; on en connaît au moins deux occurrences datant de 1559, les deux portant sur des éloges de personnes⁶ – et parallèlement, les éloges en français deviennent progressivement plus nombreux que les éloges latins. L'éloge se trouve dès lors réintégré dans l'apprentissage pratique de la rhétorique comme dans les écrits théoriques qui lui sont consacrés – même s'il reste marqué, dans ces derniers, par un déficit d'argumentativité, faute d'emprise directe sur le réel. En d'autres termes, l'éloge apparaît encore le plus souvent comme une éloquence d'apparat, prisonnier d'une rhétorique du haut degré et d'une topique vidée de sa substance, qui finit par ne plus renvoyer qu'à elle-même, non indexée à un objectif précis d'action sur la collectivité. C'est sans doute à ce titre qu'il sera progressivement annexé par la littérature, quand le judiciaire et le délibératif rejoindront quant à eux la philosophie et la dialectique, disciplines conçues comme véritablement, et noblement, argumentatives⁷.
- 6 Il faudra en fait attendre la seconde moitié du XX^e siècle pour que l'éloge se trouve pleinement réhabilité dans les études rhétoriques, sous l'influence notamment de « l'école de Bruxelles » initiée par la « Nouvelle rhétorique » du juriste Chaïm Perelman. Dans son *Traité de l'argumentation* rédigé avec Lucie Olbrechts-Tyteca⁸, Perelman remobilise la dialectique grecque (et notamment aristotélicienne) contre le discrédit général jeté sur la rhétorique par le cartésianisme en philosophie, par le romantisme en littérature, mais aussi contre une « rhétorique restreinte » aux figures. Il s'agit en fait pour lui d'étendre le champ d'application de la logique (donc d'assouplir celle-ci) à la démonstration non contraignante, dans une perspective empirique plus que normative, qui admet que toute argumentation ne vise pas à modifier les

convictions de l'allocutaire⁹. Pour Perelman, l'argumentation ne se limite donc pas au raisonnement déductif et à une démarche descendante, mais implique une interrelation étroite entre locuteur et allocutaire : c'est dans ce cadre qu'il opère une réévaluation des fonctions de l'épidictique, et réintègre pleinement ce dernier dans la tripartition aristotélicienne¹⁰. Reprenant une idée déjà présente chez Aristote, mais dont la tradition rhétorique n'avait pas tiré toutes les conséquences, Perelman souligne en effet que la fonction de l'épidictique n'est nullement secondaire : elle est même, en un sens, primordiale, puisque « l'argumentation du discours épidictique se propose d'accroître l'intensité de l'adhésion à certaines valeurs¹¹ », ces mêmes valeurs qui fonderont les prises de position comme les prises de décision. Certes, l'épidictique « ne détermine pas un choix immédiat », mais il « détermine toutefois des choix virtuels » : « Le combat que livre l'orateur épidictique est un combat contre des objections futures ; c'est un effort pour maintenir la place de certains jugements de valeur dans la hiérarchie ou éventuellement leur conférer un statut supérieur [...]. Aussi le genre épidictique est-il central dans la rhétorique¹². » Il peut même être considéré comme supra-argumentatif, au sens où il pose ou consolide les bases des argumentations ultérieures¹³.

- 7 En fait, selon qu'il s'inscrit dans le partage d'une *doxa* ou au contraire cherche à valoriser ce qui jusque là ne l'était pas, l'éloge n'entretient pas les mêmes rapports avec l'argumentation. Dans le premier cas, il possède moins une « visée argumentative » que ce que Ruth Amossy a proposé d'appeler une « dimension argumentative¹⁴ », en admettant, avec Jean-Blaise Grize, que l'argumentation ne se limite pas à l'étalement rationnel d'une thèse, mais est « une démarche qui vise à intervenir », par le discours, « sur l'opinion, l'attitude, voire le comportement de quelqu'un¹⁵ ». De même que l'argumentativité du poème peut être envisagée de manière graduelle, comme l'a montré Michèle Monte¹⁶, l'argumentativité des discours épidictiques peut être conçue sur un mode scalaire. Le rapport de l'argumentativité à la *doxa* reste néanmoins problématique : soulignant qu'« on peut distinguer des formes et des degrés d'argumentativité », Christian Plantin maintient néanmoins qu'« une situation langagière donnée commence à devenir argumentative lorsque s'y manifeste une opposition de discours¹⁷ ». Une telle position rejette hors du champ de l'argumentativité un discours épidictique qui serait purement doxal, mais invite également à s'interroger sur la possibilité d'un tel discours : le discours endoxal ne s'affirme-t-il pas toujours, plus ou moins implicitement, contre d'autres discours ?
- 8 Aussi, quoique le dispositif communicationnel de l'éloge, généralement monologique, reste à ce titre frappé de ce que Marc Bonhomme appelle un « déficit communicationnel¹⁸ », il demeure « pleinement persuasif, invitant à une communion de valeurs (visée illocutoire), qui se prolonge à l'occasion par des actions et des modifications de comportement consécutives (effets perlocutoires) », jouant sur une logique impressive, empathique et esthétique, plus que rationnelle.
- 9 Par ailleurs, penser l'argumentativité de l'éloge endoxal permet également de réévaluer, d'une manière elle aussi graduée, le consensus. Car lui aussi admet des degrés : il n'y a pas d'un côté la *doxa*, et de l'autre, tout le reste : comme le rappellent Chaïm Perelman et Lucie Olbrechts-Tyteca, c'est parce qu'« on adhère avec une intensité variable » aux jugements de valeurs, même reçus, que l'épidictique a un sens et une fonction : c'est parce qu'il existe des degrés d'adhésion qu'il est « toujours important de confirmer cette adhésion, de recréer une communion sur des valeurs

admisses¹⁹ ». Cette fonction est d'abord celle de l'éloge prononcé dans des circonstances institutionnelles, qu'il se glisse dans un discours délibératif officiel ou qu'il constitue un genre à part entière ; plusieurs des articles de ce numéro seront consacrés à de telles configurations.

- 10 Cependant, l'éloge tel que nous l'envisageons ici n'est pas seulement un genre littéraire ou rhétorique institué, dans ses diverses réalisations historiques, voire institutionnelles. Celui-ci possède assurément une longue et riche histoire, mais en tant que genre, il a déjà fait l'objet de nombreux et remarquables travaux. Nous avons donc fait le choix de consacrer ce numéro à « l'éloge » en un sens qui n'est pas seulement spécialisé et qui ne désigne pas seulement des pratiques discursives « élevées » : nous avons délibérément opté pour un terme moins directement ancré qu'*épidictique* dans la codification de la rhétorique gréco-latine, et qui relève davantage, soit de ce que Laurent Pernot appelle « discours » épidictique, soit de ce que Marc Fumaroli appelle « style épidictique », soit encore de ce qu'Alain Viala appelle le « registre épidictique²⁰ » et qu'il considère comme fondé sur l'admiration. Cependant, c'est moins l'affect exprimé qui nous retiendra ici, que la visée du discours, dans une perspective plus pragmatique : l'éloge, c'est d'abord – dans sa plus grande généralité – un discours ayant pour fonction d'amener l'allocutaire à avoir une idée positive de l'objet loué. Dans un article paru en 2008, Marc Bonhomme propose une définition plus précise du « registre épidictique », articulée autour de « deux macro-actes de langage répartis sur les axes de la production et de la réception des discours », « évaluer [l'objet loué] » et « apprécier [l'objet loué / le discours]²¹ », le tout structuré autour de trois pôles :
 - un énonciateur-évaluateur, « ordinairement en position haute en raison du pouvoir discursif que lui confère l'acte d'évaluation » ;
 - une « notion » évaluée – mais je parlerais plutôt d'*objet*, au sens scolastique de « ce qui est placé devant » ;
 - enfin, un discours évaluatif, qui convertit la notion évaluée en objet de valeur à travers diverses opérations : sélection d'attributs typiques, valorisation de ces attributs ; généralisation à valeur exemplarisante. Ces opérations recourent massivement, comme Aristote l'avait déjà noté, à l'amplification.
- 11 L'éloge ainsi conçu relève d'un « registre communicationnel » tel que le définit Dominique Maingueneau, à savoir « n'importe quel ensemble de traits linguistiques régulièrement associés dans le discours et qui ne se laissent pas enfermer dans les limites d'un genre²² ». Cette définition très générale nous autorisera à parcourir des corpus très variés, couvrant un large empan chronologique, appartenant à diverses aires géographiques, culturelles et linguistiques occidentales.
- 12 Certes, il ne s'agira pas d'inventer ou de postuler une homogénéité à cet ensemble, ne serait-ce que parce que l'éloge institutionnel ou semi-institutionnel (oraison funèbre, discours de réception, discours d'inauguration), de même que certains éloges privés (discours d'anniversaire ou de mariage par exemple), se fondent sur un consensus préalable quant à leur objet, quand d'autres types d'éloges (éloge publicitaire, par exemple), à l'argumentativité plus marquée, doivent aussi construire l'image positive qu'ils souhaitent imposer de leur objet. Par les pratiques langagières qu'il mobilise comme par les fins qui lui sont assignées, l'éloge constitue assurément un registre hétérogène, voire un registre de moindre consistance, à l'égal du registre polémique.
- 13 Toutefois, ce décroisement nous paraît éclairant. Envisager l'éloge comme une catégorie transversale, englobant aussi bien des textes « littéraires » que des discours

politiques ou des dispositifs publicitaires, lui donner son acception la plus large et l'envisager d'un point de vue empirique et non normatif, c'est en quelque sorte inscrire notre démarche en-deçà de deux positions théoriques antagonistes, fécondes et fortes, qui ont configuré les approches récentes de telles pratiques discursives. D'une part, celle d'une postmodernité qui, insistant sur l'artifice, voire l'hypocrisie foncière de tout éloge²³, ramène ce dernier à ses origines sophistiques et invite par là à ne pas se laisser prendre au consensus que l'éloge construit et renforce. D'autre part, celle de l'histoire de la rhétorique puissamment renouvelée en France par les travaux de Marc Fumaroli, qui, contre une modernité du soupçon, se place précisément sous le signe de l'éloge en tant qu'il se veut ferment de cohésion communautaire²⁴. Nous avons ainsi souhaité permettre à nos contributeurs d'articuler – ou pas – leurs analyses à ces approches fondatrices, d'échapper, en quelque sorte à la dichotomie qui opposerait *sans reste* harmonie et duperie.

Éloge et action

- 14 Il paraît clair, en tout cas, que le domaine de l'éloge n'est pas coextensif à celui de l'épidictique²⁵. Aristote, déjà, avait par exemple noté l'affinité profonde qui se dessine entre éloge et conseil : « L'éloge et les conseils relèvent d'une espèce commune, car ce que l'on peut prescrire (*hupothoio*) quand on se livre à l'activité de conseil, si l'on en change l'expression, se transforme en louanges [...]. Par conséquence, quand tu veux faire un éloge, examine ce que tu prescrirais, et quand tu veux prescrire, vois ce que tu louerais²⁶. »
- 15 C'est en ce sens qu'on peut nuancer le « déficit interactif » et « argumentatif » d'un éloge face auquel l'auditeur n'aurait pas à prendre position. Il serait sans doute plus juste de dire que face à l'éloge, l'auditeur n'a pas à prendre position *immédiatement*²⁷ : l'éloge ne se présente pas comme une réponse à une question posée, à un débat en cours ; il ne vise pas à éclairer une décision devant être prise sans délai. Toutefois, il participe à la mise en place du cadre axiologique dans lequel s'articuleront les discussions et les décisions futures. L'éloge – en particulier de personne – peut en outre valoir exhortation, voire injonction²⁸ : louer l'action bonne, c'est inciter à l'accomplir, et louer la personne bonne, c'est l'inciter – voire l'obliger – à le rester. Lorsque le défunt n'est pas ou plus présent, c'est aux auditeurs que s'adressera l'invitation à l'action vertueuse, sur le mode de l'imitation. Cette tension entre épidictique et délibératif explique que, comme le rappelle ici Philippine Casarotto, l'oraison funèbre soit désignée en allemand tantôt comme *Rede* (discours, non nécessairement lié à l'action), tantôt comme *Predigt* (homélie, sermon, par nature exhortatif) – le jésuite Carlo Reggio la définissant même explicitement comme un « *genus mixtum* ».
- 16 Cependant, si l'articulation entre le « croire » et le « faire » est parfois évidente, par exemple dans les éloges des grandes figures héroïques qui jalonnent la première modernité, elle s'avère aussi complexe : si l'éloge du prince vise assurément à encourager le souverain à la vertu tout autant qu'à glorifier sa personne²⁹, il n'est pas certain, en effet, que l'objectif premier de tous les éloges funèbres, par exemple, ait été de produire, par imitation, des actions analogues. Le consensus que de tels discours visaient à créer ou à renforcer se situait à la fois en-deçà et au-delà d'une telle impulsion à l'action individuelle : l'exaltation de grandes figures données pour exemplaires visait sans doute autant à souder la communauté *comme telle* qu'à la porter

au-delà d'elle-même, à en stabiliser l'univers axiologique qu'à démultiplier les actions héroïques – susceptibles, par définition, de faire éclater les cadres.

- 17 Plusieurs des articles ici proposés confirment ce lien entre éloge et délibératif dans des corpus plus récents. Étudiant les discours des présidents américains contemporains, Luc Benoit à la Guillaume montre ainsi comment l'éloge, loin de se cantonner aux solennelles célébrations officielles, se multiplie, sous la forme d'hommages de plus en plus nombreux rendus à des héros anonymes, dans des discours dont la fonction première est proprement délibérative, à commencer par le discours sur l'état de l'Union. Traitant quant à lui de l'éloge publicitaire, Marc Bonhomme souligne le lien qui s'y noue entre éloge et action : si, dans l'annonce pour le jambon de Parme, on est « subjugué » avant de « déguster », c'est bien à condition d'avoir, entre-temps, « acheté » – acte que la publicité ne met que rarement en scène, mais qui est pourtant bien sa finalité : le discours publicitaire met certes en scène le « dire de l'énonciateur », voire le « croire de l'énonciataire », mais au cœur de ceux-ci réside un « faire » : l'acte d'achat. Celui-ci est bien souvent évoqué en creux, non seulement à travers l'orientation persuasive du discours, mais à travers les marques qui l'apparentent à un discours de conseil. L'article de Roselyne Koren, enfin, déplace les termes du débat puisqu'elle envisage quant à elle l'éloge d'un type d'action – la proximité entre épideictique et délibératif étant alors en quelque sorte maximale. Certes, l'épideictique n'engage pas aussi directement à l'action que le genre délibératif, mais en tant qu'il porte sur des actions et leur attribue une valeur axiologique s'offrant au partage empathique, il crée les conditions de possibilité d'actions, sinon similaires, du moins s'inscrivant dans un cadre axiologique analogue. Si, dans la fiction, l'éloge de la violence terroriste se trouve pris dans une dynamique délibérative susceptible de produire chez le lecteur le questionnement éthique et la suspension de l'agir (au moins provisoire) qui en résulte, le discours terroriste réel, d'abord épideictique, tend à produire (voire à transmettre) l'impulsion directe vers l'action.
- 18 Le lien entre éloge et action ne concerne donc pas seulement les actions passées, que le discours se bornerait à célébrer, l'admiration fonctionnant alors comme un opérateur de distance et de figement. Si l'éloge (comme son envers, le blâme), loin de se cantonner à la rhétorique épideictique, s'avère aussi présent dans les discours politiques, c'est que, comme le reconnaissait Aristote lui-même, un simple changement de modalité permet de passer du genre délibératif du conseil (« Il ne faut pas s'enorgueillir de ce que l'on doit au hasard, mais de ce que l'on ne doit qu'à soi-même ») au genre épideictique de l'éloge (« Il ne s'enorgueillissait pas des dons du hasard, mais de ce qu'il devait à lui-même³⁰ ») – du moins dans un univers de pensée où la vertu se manifeste à travers des actions. Aussi, des trois genres mis au jour par Aristote, l'épideictique est-il peut-être celui qui a le plus de propension à s'associer avec les autres – non seulement le délibératif, comme on vient de le souligner, mais aussi le judiciaire : c'est ainsi que, comme le fait observer Emmanuelle Danblon, un texte aussi prototypiquement épideictique que l'*Eloge d'Hélène* de Gorgias constitue également une défense de cette héroïne, en d'autres termes : s'offre à une ressaie dans une perspective judiciaire³¹.
- 19 Autre conséquence du lien étroit qui peut se nouer entre éloge et action : la dissimulation de l'éloge dans la narration, une *narratio* qui peut même fort bien avoir une existence autonome. Parmi les éloges de Napoléon étudiés par Olivier Ritz, celui produit indirectement par Lacretelle (rallié à Bonaparte dès le coup d'État du

18 Brumaire) dans son *Précis historique de la Révolution française* publié en 1806 le montre bien. La forme condensée du *Précis* s'y allie à un retrait apparent de l'instance narrative, pour produire un récit d'autant plus efficace qu'il se présente comme objectif et resserré sur les données factuelles essentielles. La démarche n'est peut-être pas si différente de celle qui préside, consciemment ou non et à une échelle plus vaste, voire donnée pour universelle, à tant de « grands récits » (du progrès, de la mondialisation, du libéralisme, de l'industrie, de la démocratie, etc.), ceux-ci engageant en général – souvent de manière implicite – l'éloge de l'objet même dont ils retracent l'histoire, tout autant que celui de leur principal actant, singulier ou collectif (le plus souvent l'« Occident »).

- 20 À l'inverse, jouant cette fois sur une réduction d'échelle (par exemple, en politique, le court-circuitage d'un débat sur une question sociale par le recours à la biographie individuelle), le storytelling, tel qu'il se définira à la fin du XX^e siècle comme technique de communication, notamment politique ou commerciale, pousse en quelque sorte à l'extrême cette exploitation laudative du récit – dans la mesure où il ne relève pas seulement d'une argumentativité épideictique (fût-ce une « argumentation sans questionnement³² »), mais d'abord d'une captation, voire d'un détournement infra-argumentatif, de l'attention. Cependant, le mouvement d'élévation du particulier à l'universel que suppose l'éloge y demeure le plus souvent à l'état implicite.

Au-delà du particulier

- 21 Or l'éloge subsume volontiers le donné individuel sous les valeurs universelles. Toujours plus ou moins circonstanciel, lié – comme le rappelle notamment ici Luc Benoit à la Guillaume – au *kairos*³³, il tend à s'ancrer, comme pour rattraper ce déficit de généralité, dans des valeurs données pour stables et partagées, voire universelles ; il n'est sans doute pas indifférent à cet égard que l'éloge antique connaisse son apogée dans le milieu à la fois homogène et élargi que constitue le milieu de la Seconde Sophistique³⁴. Si l'éloge se déploie préférentiellement sur fond d'universalisme, ce n'est pas seulement parce que les valeurs, sauf exception, se veulent universelles, mais parce que sa dynamique même le pousse à s'universaliser ; de fait, en matière d'éloge, tout relativisme vaut diminution : un grand homme « pour la France » est moins grand qu'un grand homme tout court, et peut-être même n'est-il pas véritablement grand. C'est ainsi que Marc Bonhomme retrouve dans un corpus publicitaire contemporain pourtant ciblé sur un objet bien précis – *local*, au sens propre – le lien que noue l'éloge entre singularité et universalité, dans le cadre d'une exemplarité désormais élargie aux dimensions de la mondialisation et de sa culture censément « globale » – que pourrait incarner Einstein, grande figure du « progrès universel », l'un de ces « grands récits » que nous évoquions. En effet, l'exemple choisi, celui de la promotion de la ville de Berne, associe habilement la mise en valeur de la singularité de cette destination – mobilisant le lieu rhétorique de l'unique – et l'accent placé sur sa valeur universelle, non seulement ouverte sur le monde mais précieuse et irremplaçable à l'échelle du monde. Étudiant quant à elle un corpus ouvertement et violemment marqué par la polémique, Roselyne Koren montre que même les apologistes d'une violence terroriste non seulement mise au service de causes particulières, mais opposée à une certaine forme d'universalisme occidental, se présentent comme les hérauts et les garants d'une idéologie universelle.

- 22 Cependant, l'éloge ne se contente pas d'absorber et de récupérer le particulier au service du général. S'originant par nature dans le particulier, il se caractérise en fait par un double mouvement de dépassement : du particulier vers le général, mais aussi du particulier vers d'autres particuliers, eux aussi magnifiés, en une sorte de contagion du mouvement épideictique.
- 23 Johann Goeken en présente un exemple à partir d'une analyse détaillée du contenu d'une réplique qu'Agathon prononce au début du *Banquet* de Platon. Le banquet ou *sumposion* est en effet traditionnellement l'occasion de louanges, que celles-ci célèbrent les hommes (libres) qui se réunissent pour boire, les dieux, les notions abstraites ou encore tel ou tel élément matériel de la réunion. Or, en s'adressant aimablement à ses esclaves et surtout en s'engageant à faire leur éloge – honneur habituellement réservé aux hommes libres (les *kaloï kagathoi*), Agathon fait en quelque sorte rejaillir sur eux l'atmosphère épideictique qui est celle du banquet dans son ensemble, et Johann Goeken compare ce « travail d'embellissement » à la transformation, sur les céramiques grecques, des jeunes échantons servant le banquet en « éphèbes bien nés de l'âge héroïque ».
- 24 De cette tendance de l'éloge à la diffraction au-delà de l'objet principal du discours, l'étude présentée par Nathalie Dauvois atteste éloquemment, qui montre comment l'ode lyrique épideictique, inscrivant le personnage singulier dans un modèle général et réinsérant le circonstanciel dans la permanence d'une axiologie, fait passer le héros d'une situation historique donnée dans l'univers monumental et anhistorique du mémorable. Mais cette dynamique ne vaut pas seulement ascension verticale, montée en exemplarité – que soulignent le recours aux récits mythiques comme à l'énonciation gnomique. Elle fonctionne aussi sur le mode de l'expansion horizontale, diffusion de l'éloge par contiguïté, qu'illustrent par excellence les digressions mises en œuvre par Ronsard d'après le modèle pindarique : procédant par dérivations et déplacements, elles dessinent en effet une dynamique d'amplification à la fois typique du genre épideictique, qui suppose en général une certaine étendue discursive, et d'une esthétique lyrique de la *varietas*, qui emporte dans ce mouvement assumé non seulement le sujet principal du discours, mais ses ancêtres, son pays, les épisodes de sa vie, etc. Chez le Ronsard de l'*Hymne de l'Automne*, c'est sous le signe de l'inspiration bacchique que se réaffirme le lien entre digression, description et éloge déjà observé par certains commentateurs humanistes d'Horace : la digression, qui met notamment en œuvre une forme de diffraction de la louange, se lie, dans l'éloge lyrique, à la description et à l'*enargeia*. Il s'agit de dessiner un « parcours digressif », une dynamique non vectorielle du discours, qui à la fois élève dans un même élan le sujet principal et ce qui l'environne, et traduit le mouvement de l'inspiration.

Un spectacle au présent

- 25 Qui dit *enargeia* dit évidence visuelle et transformation de l'auditeur en témoin ou en spectateur. De fait, l'éloge, qu'il soit ou non lyrique, se voit assigner dès l'origine un statut très spécifique au sein de la tripartition aristotélicienne : « Celui qui juge de faits futurs, c'est par exemple le membre de l'assemblée ; pour les faits passés, c'est par exemple le juré, tandis que pour la compétence de l'orateur, c'est le spectateur. C'est pourquoi, de toute nécessité, il y a trois genres de discours relevant de la rhétorique : le délibératif, le judiciaire, l'épideictique³⁵. » Comme le fait observer Laurent Pernot³⁶, ce

statut spécifique est d'abord celui de parent pauvre : si ce tableau fait entrer pleinement l'éloge dans le champ rhétorique, sa symétrie n'est qu'apparente, notamment en ce qui concerne le rôle dévolu à l'auditeur. Contrairement à l'auditeur des discours délibératif et judiciaire, en effet, l'auditeur de l'éloge est moins un juge (qui aurait à trancher entre des positions antagonistes) qu'un simple spectateur (*theôros*) de la « puissance » (*peri tês dunameôs*) déployée par l'orateur : l'amplification épideictique s'offre à l'appréciation plus qu'au choix entre des options contraires (d'où la manière dont il tend à se substituer, dans les régimes autoritaires, au discours délibératif – comme le montre ici l'article d'Olivier Ritz). Enfin, pour être apprécié, le discours épideictique demande selon Aristote à être écrit (*lexis graphikôtatê*), ce qui, là encore, le distingue des deux autres genres.

- 26 Or, par un paradoxe qui n'est qu'apparent, cette affinité particulière avec l'écrit induit en fait un lien étroit avec une rhétorique « visualisante », voire avec les multiples ressorts de la multimodalité, comme s'il s'agissait, là encore, de compenser le déficit de force agissante qui caractérise l'épideictique : ne pouvant se prévaloir de l'efficacité immédiate qui caractérise les performances judiciaire et délibérative, il doit déployer d'une autre manière, y compris à l'écrit, la « puissance » et l'énergie qu'on attend d'un tel discours. C'est ainsi qu'à la Renaissance, les éloges de grands personnages, prenant en particulier la forme de *Vies d'hommes (ou de femmes) illustres*, sont fréquemment accompagnés de portraits³⁷ ; ou encore qu'aux XVII^e et XVIII^e siècles, l'éloge, *montre* du langage, trouve un espace de déploiement proprement spectaculaire dans les grandes cérémonies funéraires baroques – « œuvres d'art totales » dont Philippine Casarotto souligne ici la dimension, non seulement visuelle, mais véritablement multisensorielle. Bidimensionnelle (dans le cas des illustrations imprimées) ou tridimensionnelle (dans le cas des performances se déroulant dans un décor spécifique), la représentation visuelle contribue à l'effet d'*enargeia*, en accroissant l'évidence (*evidentia*) des vertus et des exploits, se faisant ainsi un vecteur puissant d'admiration.
- 27 Cette interaction entre texte et iconographie, et plus largement, cette tension foncière vers la multimodalité, s'installeront pour longtemps dans la pratique de l'éloge et ne feront que s'amplifier à l'époque contemporaine, affermie par la démocratisation des moyens de diffusion des images notamment : l'article présenté ici par Marc Bonhomme en analyse l'une des déclinaisons contemporaines, dans la publicité, et celui de Luc Benoit à la Guillaume met en évidence les enjeux de ce lien privilégié entre l'éloge et les médias, dont la forte composante sensorielle se révèle particulièrement apte à produire une *homonoia* fondée sur la communion affective.
- 28 En ce sens, l'ancrage temporel du discours épideictique est bien, comme l'avait indiqué Aristote, le présent : l'auditeur y est en fait un spectateur (*theôros*), qui, à partir notamment de la communion affective créée *hic et nunc* par l'orateur, ne juge que le talent de celui qui parle présentement, et admire « la beauté de la vertu » (Aristote) déployée devant lui au moment de l'énonciation : comme l'écrit Louis Marin, « l'auditeur est spectateur en ce qu'il juge la manière dont l'orateur lui fait voir, ici-maintenant, dans le discours qu'il prononce, la *beauté* de ce dont il parle³⁸ ». Cet ici-maintenant est pourtant élargi, au sens où la beauté ou la bonté données à admirer débordent par définition le moment et le lieu de l'énonciation, et où l'éloge met volontiers en scène cet élargissement.

Eloge endoxal, éloge paradoxal

- 29 Laurent Pernot a montré combien l'éloge avait pu constituer, dans l'Antiquité, un « outillage mental³⁹ » permettant de reconnaître et d'exprimer les valeurs admises, et ainsi fonctionner comme un « bain de jouvence de l'ordre social⁴⁰ ». De fait, il y a bien, comme l'ont noté Chaïm Perelman et Lucie Olbrechts-Tyteca, « un côté bénisseur dans l'épidictique⁴¹ », ainsi qu'une propension à y confondre valeurs admises, voire valeurs traditionnelles, et valeurs universelles. En ce sens, l'éloge incarne ce que Platon reprochait à la sophistique tout entière : une reprise immobiliste de la *doxa*, qui n'enseigne ni n'élabore rien de vraiment neuf, et se contente de « réinjecter à l'intérieur de chacun les opinions de tous » et d'« inciter à prendre de l'hétéronome pour de l'autonome⁴² ». Même des éloges *a priori* inédits peuvent ainsi confirmer ce qu'ils avaient semblé un instant mettre en question. C'est ainsi que, s'interrogeant sur la promesse atypique d'Agathon, qui se montre – en paroles du moins – prêt à louer ses esclaves lors du banquet, Johann Goenken montre qu'il serait exagéré d'y lire une remise en cause de l'ordre social : l'éloge des esclaves n'est nullement retranscrit par Platon, et n'a du reste pas été prononcé en public. Par ailleurs, en projetant sur ses esclaves l'éthique agonistique propre, non seulement à l'univers du banquet (où se déroulent des joutes rhétoriques) mais aussi à l'univers épictétique (où être bon, c'est toujours être aussi bon, ou meilleur, qu'un autre), Agathon conforte sa domination, en s'assurant du complet dévouement de ses esclaves, dont l'émulation ne sert finalement que leur maître, sans modifier fondamentalement leur condition jugée inférieure. La subversion n'est qu'apparente, et la promesse d'éloge, quoiqu'inattendue, ne modifie en rien les représentations admises.
- 30 L'éloge est-il pour autant condamné à entériner un *statu quo*, ou peut-il s'affirmer comme le vecteur de transformations, relayer et asseoir des valeurs nouvelles ? C'est l'une des questions qui sous-tend l'article présenté ici par Olivier Ritz, qui analyse l'éloge de Napoléon produit, plus ou moins ouvertement, par les histoires de la Révolution publiées au lendemain du 18 Brumaire. Construire un consensus postrévolutionnaire et asseoir la stabilité du nouveau pouvoir implique un abandon de certains motifs révolutionnaires, en particulier d'un certain sublime de la force irrésistible : il faut, en quelque sorte, rompre avec la rupture, et l'éloge, mobilisant des images traditionnelles comme des images plus modernes, participe pour cela à la mise en circulation d'une nouvelle topique, appuyée sur un sublime qui doit plus à l'Antiquité ou à l'harmonie classique qu'aux grandioses tempêtes de Burke ou de Kant. L'éloge peut en ce sens fonctionner, non pas seulement comme un assemblage, mais comme « une fabrique de lieux communs ». Comme le soulignait en effet Jean-Paul Sermain, réagissant à une conception statique, pétrifiée et pétrifiante, du lieu commun, ce dernier est au contraire une « mémoire conflictuelle, où s'opposent conceptions et arguments », au service d'un « accord provisoire » qui est aussi opposition à un autre consensus possible : « L'usage singulier d'un lieu reconfigure cette mémoire en écartant l'une de ses tendances au profit d'une autre (étant entendu qu'une bonne partie reste en partie en même temps dans l'ombre, neutralisée, oubliée à ce moment-là). Le propre du travail rhétorique du discours est de faire croire que le lieu est commun⁴³ ».
- 31 Laisser une partie du lieu commun « dans l'ombre », comme « oubliée » : c'est exactement ce qui se produit dans l'exposé prescriptif du rhéteur jésuite Carlo Reggio sur l'éloge qui se trouve ici traduit et commenté. Pour Reggio, il s'agit notamment de

faire pleinement place à l'éloge dans l'éloquence sacrée, tout en lui conférant une nature et une portée proprement chrétiennes. Il lui faut pour cela s'affranchir des grands modèles païens et des représentations de la vertu sur lesquelles ils reposent, sans briser tout à fait le consensus qui s'est bâti autour d'eux. La manière dont il reconfigure le lieu du *genus* – essentiel dans l'éloge païen, mais éminemment problématique dans la représentation de l'individu que contribue à construire la pensée chrétienne – est à cet égard des plus éclairantes.

- 32 L'éloge peut également revêtir une portée polémique plus ciblée⁴⁴. Dotés d'un poids politique spécifique, les éloges des princes sont régulièrement conçus, non seulement comme des « miroirs des princes » à valeur prescriptive, mais comme des anti-éloges – visant en particulier le prédécesseur, dont il faut en quelque sorte conjurer et inverser les défauts. L'éloge de Trajan, déjà, était tout entier construit sur le schéma binaire d'une antithèse axiologiquement polarisée, opposant passé honni et présent célébré, l'éloge du prince étant inséparable de la *damnatio memoriae* de son prédécesseur⁴⁵. De la même façon, Patricia Eichel-Lojkine et Laurent Vissière éditant *Les Louenges du roy Louys XII^e de ce nom* publiées par Seyssel en 1508, montrent que l'anti-éloge de Louis XI constitue un « puissant moteur⁴⁶ » de ce texte composé sur le modèle des *Vies parallèles* de Plutarque et des *Panégryriques latins*, et plus largement que le règne de Louis XII représente un nouvel âge d'or qui tranche avec tous les règnes précédents, depuis celui du mythique Pharamond. Il ne s'agit pas seulement d'être bon, beau et admirable : mais d'être le meilleur, le plus beau et le plus admirable – voire le seul. Le prédécesseur n'est pas l'unique contre-modèle qu'il s'agira d'inverser : le souverain voisin, et *a fortiori* ennemi, pourra remplir la même fonction. Philippine Casarotto met ainsi au jour la manière dont l'éloge de Léopold par Winter, axé sur la douceur de l'empereur, sa clémence et son respect du droit et des traités, fait du souverain habsbourgeois un anti-Louis XIV – ce dernier étant du reste assimilé à la figure-repoussoir du Turc, cruel et cynique – tant l'éloge est souvent inséparable du blâme, et le modèle du contre-modèle. Il n'est pas jusqu'à la rhétorique visuelle, en l'occurrence celle du décor de l'oraison funèbre, qui ne signale, ne serait-ce qu'en creux, cette dimension polémique : c'est ainsi que la rareté même des trophées militaires autour de Winter célébrant le pacifisme de l'empereur, vaut en elle-même mise en cause de l'agressivité et de l'orgueil du Roi-Soleil. Dans pareil cas, tout en s'inscrivant dans une tradition dont les cadres demeurent stables, l'éloge devient porteur d'un nouveau modèle, d'une exemplarité repensée, et œuvre ainsi à un changement de paradigme.
- 33 L'éloge peut enfin prendre une valeur para-doxale qui n'est pas proprement agonale, mais demeure polémique au sens large. C'est le cas pour les éloges collectifs de femmes étudiés par Renée-Claude Breitenstein pour le XVI^e siècle français, qui, loin de faire fonds sur un solide consensus, visent au contraire à déplacer les lignes, puisque leur entreprise même heurte les valeurs admises, les femmes étant jugées inférieures aux hommes. D'où les commentaires métadiscursifs qui les accompagnent : l'encomiaste doit se faire l'avocat, non pas même de son sujet, mais de l'éloge lui-même, quand celui-ci ne va pas de soi. Renée-Claude Breitenstein met ainsi au jour trois stratégies d'accréditation de l'éloge collectif des femmes, selon une échelle croissante de paradoxe et (donc) d'argumentativité – depuis Champier, qui se maintient dans le moule endoxal de l'éloge où il s'efforce de couler les figures féminines, fût-ce au prix d'une sélection drastique des traits valorisés, jusqu'à Henri Corneille d'Agrippa, qui, réfutant la sentence de l'Ecclésiastique souvent avancée pour disqualifier les vertus féminines (« Mieux vaut la malice d'un homme que la bonté d'une femme »), met au

jour la réversibilité des autorités bibliques, d'autant plus facilement, du reste, que le verset incriminé se présentait en lui-même comme paradoxal et que la valorisation du « sexe faible » peut par ailleurs elle-même s'appuyer sur le renversement paulinien des valeurs. On observera que la déstabilisation proprement para-doxale qu'il produit par là excède la seule défense des femmes, puisqu'elle touche, au fond, à la difficulté d'évaluer la valeur éthique d'une action : il semble bien qu'à s'interroger sur sa propre légitimité, l'éloge fasse vaciller, au moins pour un moment, jusqu'aux cadres d'élaboration et de validité du jugement moral.

- 34 Forme proliférante du discours d'éloge contemporain, la publicité postule quant à elle un autre rapport à la *doxa* – qu'analyse ici Marc Bonhomme : il ne s'agit plus, en effet, de se fondre dans l'opinion commune, de modeler son ethos sur celui (supposé) des auditeurs, comme dans le discours politique par exemple, mais plutôt de rendre désirable ce qui ne l'était pas forcément, ou encore d'effectuer un mixte de ces deux actions. Dans ce contexte, l'éloge proprement para-doxal, ou plutôt anti-doxal, dont pourrait relever la publicité pour le nucléaire ou plus largement les publicités liées à l'éco-blanchiment, constitue une sorte de cas-limite : il vise à inverser les idées communément admises par des effets d'éclairage partiel, laissant dans le flou les aspects de l'objet jugés répulsifs, tout en focalisant exclusivement l'attention sur des aspects, même très secondaires, plus faciles à valoriser. Mais généralement, le lien qu'entretient la publicité avec la *doxa* est plus ambivalent, du moins s'agissant de produits dont l'« orateur publicitaire » (la marque, par exemple) doit créer le besoin, dans la mesure où ils ne prétendent pas résoudre un « problème effectif⁴⁷ » identifié comme tel. Dans ce cas de figure (la publicité pour tel parfum, par exemple, vs. la publicité pour telle lessive), l'éloge publicitaire passe, selon Michel Meyer, par la construction de deux *ethè* et par l'exploitation de la distance qui les sépare, selon ce qu'il appelle « la loi fondamentale du genre publicitaire » : « *la distance de l'ethos effectif à l'ethos projectif est construite à l'identique avec celle du produit et de l'auditoire*. Le désir pour le produit est (métaphoriquement) le désir pour celui qui défend ce produit ou pour ce qui se passe dans la publicité qui le met en scène⁴⁸. » Dans cette stratégie visant à « instaur[er] une projection désirante au travers d'un *ethos* imaginaire, destiné à séduire l'auditoire », il s'agit à la fois de s'appuyer sur l'opinion commune pour construire un *ethos* imaginaire désirable, et de la « dépasser » en mettant en place un rapport dynamique entre l'ethos effectif de l'auditeur et cet *ethos* projectif désirable, en créant entre eux une distance virtuelle que l'achat est censé combler, sur le mode, non du « je suis (comme) lui/elle », que du « je veux être (comme) lui/elle ».

Miniatures et ironie : vers un éloge postmoderne ?

- 35 La publicité contemporaine fournit également un excellent lieu d'observation d'une inflexion de l'éloge assez caractéristique de la période « postmoderne », et qui l'associe à un usage maîtrisé du second degré. Marc Bonhomme met ainsi en évidence la tendance récente à inverser l'éloge, non pas pour le moquer, mais pour qu'il continue à agir, par-delà les soupçons que soulève désormais inmanquablement le genre épideictique, voire le consensus en général. Cette association de l'éloge et de l'ironie – fort peu représentée dans les périodes antérieures – peut être dite postmoderne au sens où la composante rationnelle du discours y est fortement minorée au profit de la construction de l'ethos et de l'appel aux affects, dans une reconfiguration du discours

qui brouille les genres et les hiérarchies. Il semble en effet que se soit plus ouvertement et plus largement développée une méfiance envers la parole contrainte qu'est souvent l'éloge – que ce soit en contexte institutionnel (éloge funèbre par exemple) ou en contexte commercial (publicité), la « langue de bois » fonctionnant comme un soupçon-repoussoir dont il faut disculper le discours. Cette intégration du second degré dans la rhétorique encomiastique témoigne en outre de l'affirmation d'un autre type de lien entre l'orateur et son public, qui ne se construit plus d'abord verticalement – dans un modèle relevant de l'exemplarité et de la parole d'autorité – mais horizontalement – en une parole se donnant comme parité et connivence.

- 36 Un autre mode, moins spectaculaire, du renouvellement contemporain de la rhétorique de l'éloge réside dans la faveur de plus en plus grande donnée aux éloges brefs – alors que ce registre, mobilisant une rhétorique amplificative, requérait traditionnellement une certaine ampleur discursive. Certes, ce n'est pas à dire que des formes d'éloge bref n'aient jamais existé : les épitaphes en sont un exemple particulièrement frappant, qui connaît du reste un développement particulier au XVIII^e siècle⁴⁹, précisément en réaction à la grande rhétorique épideictique baroque associée aux élites politico-sociales pendant le siècle précédent. Cependant, Luc Benoit à la Guillaume souligne la place prise dans les médias contemporains par des stratégies conjointes de personnalisation, de spectacularisation et de normalisation (ces deux dernières ne s'opposant qu'en apparence, dans le cadre de la montée en puissance, en contexte démocratique notamment, d'une exemplarité du quotidien) – mais aussi de fragmentation. Plus que jamais, l'éloge miniaturisé peut se glisser dans l'architecture souple et modulable du discours politique : sa forme réduite concentre efficacement ses enjeux et ses effets, et en tant que telle, semble particulièrement adaptée aux enjeux renouvelés de l'éloge contemporain, tant du point de vue, interne, de son objet (rôle exemplaire désormais accordé à des « héros ordinaires ») que du point de vue, externe, de son fonctionnement discursif (propension à être autonomisé et repris dans des articles de journaux). Sous cette forme, l'éloge acquiert la maniabilité de l'*exemplum*, sa plasticité et son caractère reproductible : sa diffusion autonomisée sous la forme de *soundbites* peut aussi prendre une valeur métonymique, le bref suggérant le long, selon une modalité qui est en quelque sorte l'équivalent médiatique de la semi-prétérition. Cependant, comme le montre Luc Benoit à la Guillaume, cette maniabilité et cette efficacité indéniables ne confèrent pas pour autant plus d'efficacité à l'*exemplum* élogieux ainsi mobilisé : dans le cas où le Congrès est contrôlé par l'opposition, il fonctionne bien plutôt comme un substitut à l'action présidentielle, en promouvant d'une manière efficace et mémorable les valeurs revendiquées par le président et censément partagées par le « peuple », tout en compensant le fait que, faute d'un Congrès favorable, celles-ci ne déboucheront pas sur l'action qu'elles paraissent commander.
- 37 En cet exemple comme en tant d'autres, le renouvellement même laisse apparaître, à le scruter de près, des continuités peut-être inattendues. L'article de Cécile Lignereux en témoigne, qui montre quelles difficultés proprement *éthiques* posait, dès le XVII^e siècle, le discours d'éloge – en l'occurrence dans la lettre de remerciement telle que la théorisent Érasme et la tradition épistolographique, qui vise pourtant avant tout à « louer les bienfaits et le mérite de celui qui nous les a rendus⁵⁰ ». Si l'insertion de l'éloge dans ce type de lettres est conçue comme problématique, ce n'est pas seulement parce que l'éloge, supposant un certain déploiement textuel, se prête mal à l'esthétique

mondaine condensée du billet familial, mais encore parce que l'éloge, par nature suspect de flatterie, risque fort de miner ce qui constitue l'objectif même de telles missives : *prouver* la reconnaissance de l'expéditeur, amener le destinataire à y apporter crédit, à la croire sincère⁵¹. L'une des réponses formelles à ce défi n'était autre que la semi-prétérition, *exagération*, en quelque sorte, en creux, qui permet de conserver la puissance amplificative sans en assumer les risques éthiques. Pour avoir sa place au sein d'une lettre de remerciement, l'éloge subit donc diverses procédures d'intégration argumentative, relevant aussi bien de la hiérarchisation (l'éloge étant subordonné à la dynamique d'amplification du bienfait) que de la mise en réseau (avec les autres circonstances) – lorsqu'il n'est pas purement et simplement évincé.

- 38 Postmoderne ou non, l'éloge – issu du copieux déploiement épideictique – se caractérise donc par sa plasticité, qui lui permet d'investir les genres les plus divers, de l'épigraphe lapidaire à l'oraison funèbre, du billet au discours présidentiel, de la publicité au récit historique. Or cette diversité amène au moins deux remarques. D'une part, si l'épideictique est à ce point multiforme, c'est aussi que ce « portrait » dépend avant tout de son cadre : à partir du moment où l'orientation épideictique, comme valeur illocutoire, est connue d'avance (qu'elle soit indiquée par les circonstances institutionnelles, ou plus largement communicationnelles dans lesquelles le discours se déploie), toute forme peut être interprétée comme éloge (ou comme blâme). D'autre part, cette diversité, polygénérique et transséculaire, est le signe même de la vitalité de l'épideictique, de sa propension à investir de multiples types de discours. De ce point de vue, l'éloge est loin de reculer, même si certaines de ses formes ont disparu. Loïc Nicolas soulignait récemment le hiatus qui s'est selon lui creusé entre l'éloge et les émotions « démocratiques » : « nous avons perdu la faculté ou, plus exactement, la sensibilité qui rendait les auditeurs de jadis capables d'éprouver du commun, c'est-à-dire de rattacher, de relier, une mise en gloire singulière et ponctuelle à l'*ici* et au *maintenant* de la communauté, donc à son présent⁵². » Il n'est pas certain que nous ayons perdu la faculté d'« éprouver du commun », mais le passé nous a certainement rendus plus méfiants envers le commun construit par la rhétorique en général, et par l'épideictique en particulier. Comme le rappelle Christian Plantin⁵³, le renouveau, en pleine guerre froide, des études de l'argumentation – à travers notamment les travaux de Toulmin et de Perelman – s'est fait, notamment, contre les fascismes : c'est contre la « senso-propagande » totalitaire, mise en lumière par Serge Tchakhotine dans *Le Viol des foules par la propagande politique*⁵⁴, qu'a été alors recherchée une « ratio-propagande » – dans laquelle le statut de l'épideictique apparaît quelque peu incertain. Si, comme le fait observer Barbara Cassin, « tout éloge est en même temps un éloge du *logos* et des pouvoirs de la rhétorique, c'est-à-dire finalement un éloge de l'éloge⁵⁵ », c'est peut-être cette foi dans le *logos* qui a perdu de son évidence – à supposer que cette évidence ait jamais été entière. L'éloge, décidément, cristallise rien moins que notre rapport au langage et à son pouvoir : de là sa force de questionnement, et sa fragilité foncière.

NOTES

1. Comme le rappelle Jean-Yves Vialleton, « toute une tradition associe la poésie et particulièrement la tragédie à l'épidictique. Corneille rappelle que cette tradition s'appuie sur la Poétique d'Aristote lue par Averroès » (« La "pensée ingénieuse" dans les pièces de Racine », Exercices de rhétorique, 1 | 2013. URL : <http://journals.openedition.org/rhetorique/93>, 62).
2. N. Loraux, *L'Invention d'Athènes. Histoire de l'oraison funèbre dans la « cité classique »*, Paris/La Haye/New York, Mouton/ Éditions de l'EHESS, 1981, p. 60.
3. Voir, sur cette genèse, L. Pernot, *La Rhétorique de l'éloge dans le monde gréco-romain*, Paris, Institut d'Études Augustiniennes, 1993, vol. 1, p. 28.
4. Voir *ibid.*, p. 19.
5. Quintilien, *Institution oratoire*, III, 7, 27, trad. J. Cousin, Paris, Belles Lettres, 2017 : « L'éloge des villes se traite de la même manière que celui des hommes. [...] On fait aussi l'éloge des monuments publics [...] On fait aussi l'éloge des lieux [...]. On pourra aussi louer, de manière générale, des paroles ou des actes honorables ; on pourra même louer toutes sortes de choses. Car on a rédigé aussi des éloges du sommeil et de la mort, et des médecins ont célébré certains aliments. »
6. Voir J. Brunel, « Rhétorique et histoire dans les *elogia* », dans *Autour de l'Histoire universelle d'Agrippa d'Aubigné : mélanges à la mémoire ...*, éd. André Thierry, Gilbert Schrenck, p. 156-157.
7. Voir L. Nicolas, « L'épidictique : assise et pivot de l'édifice rhétorique », *Rivista Italiana di Filosofia del Linguaggio*, janvier 2015 : « Les rhétoriques de la concorde / Le retoriche della concordia », p. 33-47, ici p. 34.
8. Ch. Perelman et L. Olbrechts-Tyteca, *Traité de l'argumentation*, Bruxelles, Éditions de l'Université de Bruxelles, 1988 [1^e éd. 1958].
9. Pour un réexamen de cette dichotomie à la lumière, non de l'histoire de la rhétorique, mais des théories actuelles de l'argumentation, notamment celle de Perelman, voir G. Roquet et A. L. Nettel dir., *Persuasion et argumentation*, Paris, Classiques Garnier, 2015.
10. Voir R. Amossy, « Introduction », *L'Argumentation dans le discours*, Paris, Armand Colin, 2006, p. 14.
11. Ch. Perelman et L. Olbrechts-Tyteca, *op. cit.*, p. 67.
12. Ch. Perelman et L. Olbrechts-Tyteca, *Rhétorique et philosophie : pour une théorie de l'argumentation en philosophie*, Paris, Puf, 1952, p. 14.
13. Voir L. Nicolas, *op. cit.*, p. 33-47.
14. Voir R. Amossy, *L'Argumentation dans le discours*, Paris, A. Colin, 2012 [2000], p. 44 : « [L]a simple transmission d'un point de vue sur les choses, qui n'entend pas expressément modifier les positions de l'allocutaire, ne se confond pas avec une entreprise de persuasion soutenue par une intention consciente et offrant des stratégies programmées à cet effet ». Et *ibid.*, p. 32-33.
15. J.-B. Grize, *Logique et langage*, Paris, Ophrys, 1990, p. 41. Voir aussi, du même auteur, « L'argumentation : explication ou séduction ? », dans *L'Argumentation*, Lyon, Presses Universitaires de Lyon, 1981, p. 29-40.
16. Voir M. Monte, « La dimension argumentative dans les textes poétiques : marques formelles et enjeux de lecture », *Argumentation et Analyse du Discours* [en ligne], 20 | 2018, § 2. Michèle Monte se propose de distinguer « différents degrés d'argumentativité dans les textes poétiques », que ce positionnement soit ou non conflictuel, qu'il soit visible ou « naturalisé par une énonciation qui efface le dialogisme inhérent à toute argumentation » (*ibid.*).
17. Ch. Plantin, *Dictionnaire de l'argumentation*, Lyon, ENS éditions, 2016, p. 80.

18. Voir M. Bonhomme, « De la pragmatique à la stylistique du registre épideictique », dans *Les Registres : enjeux stylistiques et visées pragmatiques : hommage à Anna Jaubert*, Louvain-la-Neuve, Bruylant-Academia, 2008, p. 85.
19. Ch. Perelman et L. Olbrechts-Tyteca, « Logique et rhétorique » [1950], dans *Rhétoriques*, Bruxelles, Éditions de l'Université de Bruxelles, 1989, p. 63-107, ici p. 76.
20. A. Viala, « Des “registres” », *Pratiques*, n° 109-110, 2001, p. 165-177 ; et *Le Dictionnaire du littéraire*, dir. P. Aron, D. Saint-Jacques et A. Viala, Paris, Puf, 2002.
21. M. Bonhomme, *op. cit.*, p. 81-82.
22. D. Maingueneau, « Les trois dimensions du polémique », dans *Les Registres : enjeux stylistiques et visées pragmatiques : hommage à Anna Jaubert*, Louvain-la-Neuve, Bruylant-Academia, 2008, p. 110.
23. Voir B. Cassin, *L'Effet sophistique*, Paris, Gallimard, 1995, p. 153 : « l'homologia est une coïncidence, voire une hypocrisie ou une homonymie, plutôt qu'un unisson ».
24. Sur les enjeux fondamentaux de cette opposition, voir H. MERLIN-KAJMAN, « Langue, rhétorique et politique : des apories en tous genres », *Dix-septième siècle*, vol. 236, n° 3, 2007, p. 457-471.
25. Voir *La Rhétorique de l'éloge dans le monde gréco-romain*, *op. cit.*, vol. 1, p. 30. Il n'en demeure pas moins que l'épideictique est souvent identifié à l'éloge, dans une perspective qui minore, voire occulte, le blâme et ses enjeux propres. Pour Crevier (*Rhétorique française*, Paris, Saillant/Desaint, 1767) comme pour Pernot deux siècles plus tard (*La Rhétorique de l'éloge dans le monde gréco-romain*, *op. cit.*), cette relégation du blâme aux confins de l'épideictique est due à son caractère polémique et foncièrement disruptif tout autant qu'à sa moindre résonance didactique – qui lui est du reste liée. Il semble en outre que son déficit d'ancrage institutionnel n'est pas étranger à l'attention restreinte qui lui est accordée.
26. Aristote, *Rhétorique*, I, 9, 1367b 36 et 1368a 8 (traduction de Pierre Chiron, Paris, Garnier Flammarion, 2007).
27. On notera cependant que pour Marc Bonhomme, l'efficacité de l'éloge est *immédiate*, ce qui semble contraster avec le fait que l'éloge suppose traditionnellement une certaine étendue textuelle, et recourt de manière privilégiée à l'amplification : « en transformant la notion évaluée en objet de valeur à la présence évidente, cela sur des présupposés axiologiques présumés partagés, l'énonciateur fait tout pour que l'énonciataire apprécie *instantanément* cet objet de valeur dans le même sens que lui » (« De la pragmatique à la stylistique du registre épideictique », p. 84). Mais qu'elle soit immédiate ou non, cette efficacité n'implique pas que l'éloge débouche *immédiatement* sur une prise de décision.
28. Voir ce qu'écrit Ullrich Langer au sujet de Marot : « l'acte de louer est une obligation ; tout manquement à l'obligation est une rupture de contrat, la rupture d'une promesse, de la *fides* qui est la base de la justice commutative. » (*Vertu du discours, discours de la vertu : Littérature et philosophie morale au XVI^e siècle en France*, Genève, Droz, 1999, p. 37-38).
29. Voir I. Cogitore et Fr. Goyet dir., *L'Éloge du prince : de l'Antiquité au temps des Lumières*, Grenoble, ELLUG, 2003.
30. Aristote, *Rhétorique*, I, 9, 1368a 4 et 6, trad. citée.
31. E. Danblon, *La Fonction persuasive*, Paris, Armand Colin, 2005.
32. Voir M. Dominicy, « Le genre épideictique : une argumentation sans questionnement ? », dans *Argumentation et questionnement*, Paris, Puf (« L'Interrogation philosophique »), 1996, p. 1-12.
33. Voir B. Cassin, *op. cit.*, p. 200-201.
34. Voir L. Pernot, *op. cit.*, p. 56.
35. Aristote, *Rhétorique*, I, 3, 1358a-1358b, trad. citée.
36. Voir L. Pernot, *op. cit.*, p. 28-29.
37. P. Eichel-Lojkine, *Le Siècle des grands hommes. Les recueils de Vies d'hommes illustres avec portraits du XVI^e siècle*, Leuven/ Louvain, Peeters, 2001.

38. Voir L. Marin, « Pouvoir du récit et récit du pouvoir », dans *Actes de la recherche en sciences sociales*, vol. I, 25, janvier 1979, p. 28.
39. L. Pernot, *La Rhétorique de l'éloge dans le monde gréco-romain*, t. II : « Les valeurs », Paris, Institut d'Études augustiniennes, 1993, p. 793.
40. *Ibid.*, p. 720.
41. Ch. Perelman et L. Olbrechts-Tyteca, *op. cit.*, p. 67.
42. B. Cassin, « Consensus et création des valeurs. Qu'est-ce qu'un éloge ? », dans Roger-Pol Droit dir., *Les Grecs, les Romains et nous. L'Antiquité est-elle moderne ?*, Paris, Le Monde Éditions, 1991, p. 275.
43. J.-P. Sermain, « Lieu rhétorique et histoire littéraire. Le modèle du courtisan chez Diderot, Laclos et Beaumarchais », dans *Rivista di Letterature moderne et comparate*, vol. LVII, fasc. 3, 2004, p. 326.
44. Sur les potentialités polémiques que recèle l'éloge, voir notamment les travaux de Louis Marin, de Christian Jouhaud, de Jean-Pierre Cavaillé et d'Hélène Merlin-Kajman.
45. Voir J.-M. Pailler, « L'Éloge du prince comme anti-éloge : l'exemplum du Panégyrique de Trajan, de l'Antiquité tardive au Pérou des Incas », dans *L'Éloge du prince, de l'Antiquité au temps des Lumières*, *op. cit.*, p. 64.
46. P. Eichel-Lojkine et L. Vissière, « Introduction », dans *Les Louenges du roy Louys XII^e de ce nom* (1508), Genève, Droz, 2009, p. 26.
47. M. Meyer, *La Rhétorique*, Paris, Puf (« Que sais-je ? »), 2011, p. 118-119.
48. Voir *ibid.*, p. 117.
49. Voir S. Lefay, *L'Éloquence des pierres. Usages littéraires de l'inscription au XVIII^e siècle*, Paris, Classiques Garnier, 2015.
50. Paul Jacob, *Le Parfait Secrétaire*, Paris, Antoine de Sommerville, 1646, n. p.
51. Voir Ch. Noille, « Le discours d'un Prince (*Énéide*, I, 597-610). Archéologie de la disposition », *Exercices de rhétorique*, 2 | 2013, URL : <http://rhetorique.revues.org/176>, § 35.
52. L. Nicolas, *op. cit.*, p. 35.
53. C. Plantin, *L'Argumentation*, Paris, Puf, 2005, p. 14-15.
54. Serge Tchakhotine, *Le Viol des foules par la propagande politique*, Paris, Gallimard, 1992 [1939].
55. B. Cassin, « Consensus et création des valeurs », *op. cit.*, p. 286.

AUTEUR

ANNE RÉGENT-SUSINI

Université Sorbonne nouvelle – Paris 3